



Le truc.

C'était un de ces gadgets qu'on ramène de voyage juste pour ne pas rentrer les mains vides. Le genre de chose qu'on achète pour épater les copains. Vous savez, un de ces trucs inutiles qui finissent inmanquablement en haut d'une armoire, couverts de poussière et à moitié cassé. Un de ces *machins* qu'on oublie durant des années et qui resurgit un beau jour devant vous, sans qu'on ne sache trop pourquoi.

Je l'ai secoué par la fenêtre avant de le déposer sur la table.

A présent, les images me revenaient à toute vitesse. Mon dernier voyage à Singapour remontait pourtant à plusieurs mois mais tout était aussi clair et précis que si je venais de débarquer. La petite ruelle obscure. Le marchand de curiosités. Cette atmosphère suffocante qui régnait dans la boutique. Et puis je revoyais le regard des gens que je croisais dans la rue. Leurs sourires en coin. Les remarques qu'ils s'échangeaient sans que je ne parvienne pas à comprendre ce qu'ils se disaient. Et surtout, surtout, il y avait le visage de cette fille.

Sian.

Comment avais-je pu l'oublier ?

Je me suis assis en tailleur sur le tapis et j'ai fixé le truc dans les yeux.

Il avait un regard vide.

A l'époque, je m'en souviens parfaitement, n'importe quel gamin aurait tué père et mère pour avoir un truc comme celui-là. J'avais même lu certaines histoires atroces à propos de chantages sordides dont ce *machin-là* était l'objet. Tout me revenait en mémoire. Tout, absolument tout, jusque dans les moindres détails. Tout, mis à part le nom que les concepteurs de ce truc avaient décidé de lui donner.

J'avais rencontré Sian à la sortie du magasin où je venais de l'acheter. Le truc était sous mon bras et je me dirigeais vers l'hôtel. Mon séjour touchait à sa fin, l'avion qui devait me ramener chez moi devait décoller le lendemain. Je savais que j'allais retrouver ma vie, ma clientèle. Toute cette routine que j'avais presque réussi à oublier. Et puis, je savais aussi que j'allais retrouver mes amis, être à nouveau content d'aller boire un verre avec eux, de discuter. Enfin, ce dont je me souviens surtout c'est que j'essayais de me faire à cette idée. De me convaincre moi même que c'était la meilleur des solutions.

Je venais de passer les six derniers mois de ma vie dans cette ville et je n'avais aucune envie de rentrer.

Sian portait l'uniforme des serveuses de chez Tang, une brasserie qui servait des déjeuners à l'occidental à des hommes d'affaires pressés et des touristes en mal du pays. Elle avait une heure de pose et en profitait pour aller s'acheter de quoi manger – je ne supporte plus leur bouffe, me souffla-t-elle, comme pour se justifier d'une aussi grave faute professionnelle.

Je pense que si elle m'a adressé la parole, ce jour là, c'est surtout à cause du truc que j'avais sous le bras.

- Oh ! vous avez acheté un ... ?

Je lui montrais le paquet immonde qui servait de nid douillet à mon cher trésor – à ce moment là, c'en était encore un pour moi.

- J'en ai deux à la maison, m'apprit-elle.

Elle parlait sans accent un Anglais irréprochable.

- Vous êtes étudiante, c'est ça ? lui demandais-je.

Elle hocha la tête. Oui, elle était étudiante. Elle avait vingt et un ans et comptait se rendre en Europe dès que son job lui aurait rapporté assez d'argent pour pouvoir se le permettre.

- Et vous comptez faire quoi, en Europe ?

Elle me dévisagea. Ses yeux s'étaient arrondis, sa bouche entrouverte. Et puis, elle a éclaté de rire. Bizarre comme l'Europe fait rêver ces gens là ne pus-je m'empêcher de penser. Je veux dire, comme une touche d'exotisme suranné parfaitement décalé pour le Français que je suis. Alors j'ai ri avec elle. Sans trop savoir pourquoi. Enfin si, parce qu'elle me plaisait.

Je l'ai accompagnée. Nous avons marché de longues minutes en parlant, comme si on se connaissait depuis toujours. Elle avait une amie qui vivait en France. Elle comptait la rejoindre. Voir si elle pouvait s'installer chez elle durant quelques semaines, le temps pour elle de s'acclimater.

- Vous êtes déjà allé à Paris ? lui demandais-je.

- Non, jamais.

Elle avait un regard doux et sa voix l'était plus encore. Peu à peu, je me rendais compte qu'elle était exactement celle que je recherchais depuis tant d'années. Bien sûr, j'étais venu ici pour le travail, comme beaucoup. Trouver de nouveaux clients, explorer de nouveaux

débouchés, s'ouvrir au marché Asiatique en pleine expansion. On m'avait choisi parce que j'étais célibataire, sans attache ni enfant. Le candidat idéal pour ce genre d'expédition.

- Et vous... vous partez avec votre mari ?

A nouveau, elle se mit à rire. J'aimais la façon qu'elle avait de cacher sa bouche derrière sa main. Les petits plis qui se formaient aux coins de ses yeux, comme une grimace qui la rendait irrésistible.

- Non, non, me dit-elle, moi toute seule.

Nous nous sommes arrêtés dans une gargote où l'on faisait frire toutes sortes de viandes dans de grandes bassines remplies d'huile bouillante. Je n'avais aucune idée de l'endroit où je me trouvais. Comme n'importe quel occidental, j'avais passé le plus clair de mon temps dans les quartiers touristiques, ne m'en écartant que pour de strictes raisons professionnelles et toujours avec la certitude d'y revenir bien vite.

Elle passa commande, me demanda si je souhaitais quelque chose – grand Dieu non ! – et me laissa régler la note, non sans avoir vainement protesté.

- Vous venez ? me demanda-t-elle.

Nous franchîmes un petit pont qui donnait sur ce qui me semblait être un square. Il y avait là des bancs, des jeux pour les enfants ainsi qu'un minuscule plan d'eau où s'ébrouaient quelques canards.

Nous nous sommes assis, l'un à côté de l'autre.

Elle mangeait par petites bouchées, s'essayait la bouche avec régularité dans la serviette que la serveuse venait tout juste de lui remettre. J'observais chacun de ses gestes avec la plus grande attention. Comme un ethnologue confronté à une population nouvelle et qui chercherait à en percer les mystères par le biais de ses rites culinaires. Il y avait quelque chose d'enfantin en elle. Non pas que se soit une gamine - elle m'avait avoué, quelques instants auparavant, qu'elle avait vingt et un ans - mais ses traits étaient si fins, ses manières si... Je surpris son regard. Elle m'épiait, elle aussi. A sa façon. De petits coups d'œil, l'air de rien. Elle devait me juger. Me jauger. Combien, avant moi, avaient essayé de la séduire ? Et combien y étaient arrivés ?

Je sentais une boule se nouer au creux de mon estomac.

- Je dois retourner travailler, m'annonça-t-elle.

Elle semblait sincèrement peinée de devoir me quitter. Je n'avais pourtant pas ouvert la bouche depuis un bon moment. Mais peut-être était-ce justement cela qui lui plaisait en moi. Ce côté discret, presque timide. Je lui proposais de la raccompagner. Elle accepta, non sans m'avoir fait jurer de venir l'attendre à la sortie de son travail.

- Vous repartez demain, il ne nous reste plus beaucoup de temps pour faire connaissance.

J'avais lu toutes sortes de choses sur la Asiatique avant de partir mais le portrait que m'en dressait Sian était si différent. Elle parlait beaucoup, s'exprimait autant avec les yeux qu'avec les mains. Ses manières, bien que sages et toujours polies, trahissaient un réel appétit de vivre et de découverte. Elle était comme nombre de ses congénères occidentales, bien plus proche de la fille de ma voisine que des jeunes femmes que j'avais croisé dans la rue depuis mon arrivée.

A l'heure dite, je me trouvais devant la brasserie Tang, faisant le pied de grue, un bouquet de fleurs à la main.

Elle sortit au milieu d'un groupe d'autres jeunes filles. Elle parlaient fort, se bouscullaient en riant. Quand Sian me vit, elle salua ses amies et vint me rejoindre. J'ai alors senti peser sur moi tout le poids de leurs regards. Arrivée à ma hauteur, elle me prit par le bras et m'indiqua une toute petite ruelle qui partait sur la gauche du bâtiment. Elle sautillait en marchant, comme une petite fille l'aurait fait, et ne cessait de porter le bouquet de fleurs à son nez pour en sentir l'odeur.

Elle semblait particulièrement heureuse.

Nous avons marché comme cela durant de longues minutes. Je découvrais un pan entier de cette ville qui m'était jusque là inconnu. Les gens que nous croisions, loin d'être surpris par ma présence en ces lieux, nous saluaient amicalement. Un vieil homme vînt même à notre rencontre. Il marchait avec peine et s'exprimait dans un dialecte que je ne comprenais pas. Sian lui dit quelques mots qui semblèrent l'apaiser. Il nous salua d'un grand éclat de rire qui dévoila son absolu manque de dentition.

Sian vivait dans une de ces bâtisses brinquebalantes que l'on ne voit guère que dans les reportages, à la télévision. Un de ces taudis sans confort ouvert aux quatre vents. Pourtant, aussi pauvre soit-elle, elle avait su y insuffler un esprit et un charme indéfinissables. De vieux morceaux de tuyaux s'échappaient du plafond, des lattes manquaient au parquet mais tout était

propre, étincelant. Sur une petite table basse - vulgaire caisse retournée sur laquelle elle avait pris soin de disposer un napperon - des boîtes de conserves dégorgeaient de fleurs multicolores. Un vieux matelas, posé à même le sol, était recouvert par l'une des plus belles étoiles qu'il m'ait été donné d'admirer. Au mur, entre deux dessins parfaitement exécutés, pendaient toutes sortes de breloques qui donnaient à la pièce un charme supplémentaire.

Elle m'indiqua un coussin et m'invita à m'asseoir.

Comme elle me l'avait affirmé, elle vivait seule. Comment une fille aussi belle... me demandais-je, mais je me retins de lui poser la question, conscient de l'évident embarras dans lequel celle-ci l'aurait plongée - nous aurait plongé tous les deux. A bien y réfléchir, la scène avait quelque chose de surréaliste. De totalement improbable.

C'est à ce moment là que mon regard fut accroché par les deux machins posés sur une étagère, à demi dissimulés derrière de petits rideaux colorés, comme en exposition ou mieux, comme si elle avait construit tout exprès pour eux un petit temple au cœur même de son appartement, un minuscule lieu de prières dont ils étaient les seules et uniques idoles. Ils étaient disposés de part et d'autre d'une urne où brûlaient quelques bâtons d'encens. Des fleurs coupées étaient étalées à leurs pieds. L'un d'eux - celui de droite - portait sur sa tête un minuscule bonnet de pêcheur. Ce détail me fit sourire.

- Tu sais que mon père est marin pêcheur, en Bretagne ? lui demandais-je.

Nous avons parlé une bonne partie de la nuit. Aussi incroyable que cela puisse paraître - compte tenu des différences qui nous séparaient, tant d'un point de vue culturel que kilométrique - elle avait lu les mêmes livres que moi, aimé les mêmes films. Elle gardait, au fond d'un vieux coffret couvert d'écailles, de minuscules amulettes que je reconnus immédiatement comme autant de souvenirs de ma propre enfance.

Comment avais-je pu vivre sans elle durant tant d'années ?

Je me réveillais dans ses bras. Comment en étions-nous arrivé là, je l'ignore. Une chose en entraînant une autre très certainement. Sa peau avait un délicat goût de pêche et je passais de longues minutes à la regarder dormir. Sa poitrine se soulevait imperceptiblement au rythme de sa respiration. De l'autre côté de la fenêtre - un simple carreau, à demi opaque, plaqué contre le mur - la vie avait repris son cours. Je voyais des ombres passer, pressées, occupées, affairées. Autant de silhouettes longilignes et abstraites qui me raccrochaient à la réalité. Car il me fallait maintenant partir, la quitter.

Je n'osais la réveiller.

Délicatement, je me levais. Nos affaires reposaient sur le sol, à l'endroit même où nous les avions laissé tomber dans l'empressement de notre désir. Je rassemblais les miennes, fis un petit tas des siennes. Puis, d'une écriture nerveuse, je lui laissais un mot, pour m'excuser d'être parti si vite, pour lui donner mon adresse, au cas où elle parviendrait un jour à réaliser son projet. Pour lui dire que je l'aimais.

Je regagnais ensuite mon hôtel, d'humeur maussade.

Le ciel, jusque là bleu, se peuplait de petits nuages gris. Les premières gouttes de pluie me cueillir à mi-parcours. Sans jamais être venu dans cette partie de la ville, je m'y retrouvais pourtant comme par magie. Le chemin me semblait évident. Je tournais à droite, prenais à gauche. Rapidement, je rejoignis l'une des artères principale, celle-là même où se dressait mon hôtel. Je rassemblais mes bagages, payais ce que je devais.

Une navette me conduisit jusqu'à l'aéroport.

Sur le grand tableau des vols en partance, des chiffres clignotaient. Autant de signes ésotériques que seul mon cerveau semblait en mesure de comprendre. Je me dirigeais comme anesthésié vers la porte d'embarquement. Déjà, le souvenir de Sian me quittait. Imperceptiblement, son corps n'était déjà plus que contours, sa voix, murmures. Je ne parvenais plus à entendre son rire. Je me demandais de quelle couleur étaient ses yeux.

En rentrant chez moi, au milieu des factures et de plusieurs mois de prospectus, je déposais le truc sur la table de la cuisine. Ce truc qui m'avait semblé indispensable sur le moment et que j'avais pris soin de délaissier. Auquel je ne m'étais jamais vraiment intéressé. Je m'aperçus alors qu'une petite lumière rouge clignotait sur le côté. Après quelques secondes de recherches, je découvris un bouton que je pressais.

Il avait été allumé durant tout ce temps.

Et maintenant il était à nouveau là, devant moi, comme réchappé d'un naufrage dont j'étais le seul fautif. Je l'avais abandonné, laissé à son triste sort de gadget high-tech. Et je venais tout juste de le redécouvrir.

C'était une sorte de monstre tout droit sorti d'un manga. Il était recouvert d'une peluche sans charme ni couleur déterminée. Ses grands yeux globuleux me fixaient comme s'il s'attendait à ce que je prenne la parole pour lui asséner quelques vérités incontournables. D'une hauteur de quinze à vingt centimètres, son ventre se soulevait, dévoilant une longue rangée de boutons, de diodes et de circuits intégrés. J'avais jeté la boîte depuis longtemps et avec elle la notice

d'utilisation, pourtant, presque d'instinct, je sus sur quels boutons appuyer. Et lorsqu'il se mit en route, je compris ce qui m'avait tant attiré en lui.

La petite chose se mit à marcher. Ou, pour être tout à fait précis, elle se mit à se dandiner. Sa gestuelle était gauche, certes, mais, sans crier gare, ce truc était capable de pivoter sur lui même, d'exécuter toutes sortes de figures incroyables. Rotations, galipettes, saltos arrières, flip flap.

Rapidement, je me pris au jeu, tentant de nouvelles combinaisons. Les diodes s'affolaient.

Et puis, tout à coup, je me suis souvenu du bouton, celui sur le côté.

Un instant, je l'ai cherché à travers les bouclettes de sa peluche mais il semblait avoir disparu. Pourtant je m'en souvenais parfaitement. Il avait été le seul que j'avais découvert à mon retour de Singapour. Celui-là même qui m'avait permis de l'éteindre et j'étais curieux de voir l'étendue de ses autres fonctionnalités - car le souvenir que j'en avais était plus proche de la molette multifonctions que du simple bouton presseur.

Je m'amusais encore quelques minutes avec l'objet. Ce truc était décidément insensé. Non seulement il était agile comme un gymnaste sous anabolisants mais il connaissait également toutes sortes de langages. Il suffisait, par exemple, de lui parler puis d'appuyer sur un bouton pour qu'il traduise instantanément ce que vous veniez de lui dire en Espagnol, en Croate, en Letton ou même en dialecte Bushman. J'avais peine à y croire. En soulevant un nouveau pan de peluche, je m'aperçus qu'un écran tactile, placé dans son dos, me permettait de le transformer en un ordinateur personnel de tout premier plan. J'avais ainsi accès à des bases de données qui semblaient illimitées et sans cesse remises à jour. Je pouvais également me connecter sur le web par une simple pression du pouce sur son abdomen. Ses yeux, qui semblaient disproportionnés par rapport à sa taille, trouvaient alors toute leur utilité. Par un habile jeu d'assemblages, il était en effet possible de les relier l'un à l'autre et d'ainsi les transformer en un écran plasma haute définition. Ses oreilles, sortes de protubérances coniques sans aucun charme ni valeur esthétique, étaient alors capables de diffuser un son dolby 5.1 de tout premier ordre. Je découvrais également, éberlué, l'ensemble de ses fonctionnalités cachées. Téléphone satellite, vibromasseur et mixeur pour sorbets, téléviseur numérique, lecteur de DVD, UMD, VCC, enregistreur de conversation - deux heures d'autonomie sur batteries, quatre heures quand il était branché sur le secteur - calendrier perpétuel et horoscope personnalisé. Il pouvait tout à la fois calculer votre ascendant, déterminer votre taux de cholestérol par simple pression des doigts et faire votre liste de commissions en fonction des informations transmises par infrarouges depuis votre réfrigérateur, le tout en comparant les prix à partir de bases de données accessibles de lui seul

sur plus de cent cinquante enseignes de grandes et moyennes surfaces et ce, dans un rayon de deux cents kilomètres autour de votre domicile. Il était enfin équipé d'un GPS dernière génération et d'un détecteur de radars, faisait office de moule à gaufres et de cendrier - le seul, à ma connaissance, capable de peser, au gramme près, le poids de la fumée que vous veniez d'ingérer.

J'allais le ranger quand je suis enfin tomber dessus. Je veux parler du bouton. Celui que j'avais tant cherché. Il était si gros que je me demandais comment j'avais fait pour ne pas le remarquer. A moins qu'il n'ait été escamoté par l'une ou l'autre des fonctionnalités que j'avais activé, ce qui me semblait fort probable. Je l'actionnais, non sans ressentir une certaine excitation - que du reste, j'avais bien du mal à m'expliquer. La petite boule de poils se contracta alors sur elle même en une fraction de secondes. Les différentes fonctions que j'avais découvertes avaient disparues comme par enchantement. De monstre de dessins animés, le truc s'était mué en une sorte de boule aux reflets irisant, légèrement cuivrés. Trois pattes lui avaient poussé, lui permettant ainsi d'obtenir une grande stabilité. Un faisceau lumineux sortit alors de ce qui, quelques instants auparavant, n'était encore que son ventre.

Il vint me frapper au beau milieu du front.

Sian dormait toujours. Allongée sur le dos, je regardais sa poitrine se soulever au rythme de sa respiration. Dehors, la ville se réveillait à peine. Les paroles qui me parvenaient à travers la fine cloison de son appartement étaient dénuées de sens mais ce que je vivais était beaucoup trop fort pour que cela m'inquiète. J'avais enfin découvert l'âme sœur. Il m'avait fallu pour cela parcourir des milliers de kilomètres, traverser des océans, survoler des montagnes. J'avais dû quitter tout ce que je connaissais, me faire à un nouveau monde. Mais qu'importe.

Délicatement, je me levais pour partir. Je n'en avais aucune envie mais quelque chose en moi me poussait à le faire. Je savais que je devais le faire. Que je n'avais pas le choix. Au fond de mon crâne, une petite voix me répétait sans cesse que l'avion n'allait pas m'attendre.

Sian toussa, se retourna, manqua se réveiller.

Je rassemblais nos affaires en silence. Elles étaient toutes là, éparpillées sur le sol, emmêlées, mélangées. Je fis un petit tas des siennes. Puis je cherchais dans la poche de ma veste un morceau de papier, un stylo.

Je griffonnais quelques mots à son attention. Excuse moi de partir comme ça, je t'aime, précédé de mon adresse à Paris.

C'est à ce moment là que j'ai compris.

Je me suis retourné. Les deux machins de Sian me toisaient depuis leur piédestal. Et de chacun d'eux partait un rayon lumière qui venait la frapper en plein milieu du front.